



ELIF
SHAFAK

L'architecte du sultan



**TOUTE LA MAGIE DE L'ORIENT
PAR L'AUTEUR DU BEST-SELLER
*LA BÂTARDE D'ISTANBUL***

Flammarion

ELIF SHAFAK

L'architecte du sultan

Istanbul, XVI^e siècle. Le jeune Jahan débarque dans cette ville inconnue avec pour seul

compagnon un magnifique éléphant blanc qu'il est chargé d'offrir au sultan Soliman le Magnifique.

En chemin, il rencontrera des courtisans trompeurs et des faux amis, des gitans, des dompteurs d'animaux ainsi que la belle et espiègle Mihrimah. Il attirera bientôt l'attention de l'architecte royal, Sinan : une rencontre fortuite qui va changer le cours de son existence.

Au cœur de l'Empire ottoman, quand Istanbul était le centre grouillant de la civilisation, *L'architecte du sultan* est un conte magique où l'on découvre le destin extraordinaire d'un garçon aux origines modestes qui se verra élevé au plus haut rang de la cour.

« C'est le roman le plus ambitieux qu'ait écrit Elif Shafak jusqu'à présent, et le meilleur. »

The Independent

« Elif Shafak peint le merveilleux tableau d'une ville grouillant de secrets, d'intrigues politiques et de liaisons amoureuses. »

The Daily Times

Fille de diplomate, **Elif Shafak** est née à Strasbourg en 1971. Internationalement reconnue, son œuvre traduite dans plus de quarante langues fait partie des plus lues en Turquie. On compte parmi ses romans les plus connus *La Bâtarde d'Istanbul*, *Bonbon Palace* et *Soufi, mon amour* (*Phébus*, 2007, 2008 et 2010). Elle écrit régulièrement pour le *Financial Times*, le *Guardian*, le *New York Times*, *Newsweek* et *Time* magazine. Ses livres ont été sélectionnés pour le *Orange Prize*, l'*Independent Prize* et le *IMPACT Dublin Award*. *L'architecte du sultan* est son premier roman publié chez Flammarion.

Traduit de l'anglais (Turquie) par DOMINIQUE GOY-BLANQUET

www.elifshafak.com

Flammarion

L'architecte du sultan

DU MÊME AUTEUR

La Bâtarde d'Istanbul, Phébus, 2007 ; 10/18, 2008.

Bonbon Palace, Phébus, 2008 ; 10/18, 2009.

Lait noir, Phébus, 2009 ; 10/18, 2010.

Soufi, mon amour, Phébus, 2010 ; 10/18, 2011.

Crime d'honneur, Phébus, 2013 ; 10/18, 2014.

Elif SHAFAK

L'architecte du sultan

Traduit de l'anglais (Turquie) par Dominique Goy-Blanquet

Flammarion

www.elifshafak.com

Titre original : *The Architect's Apprentice*

Éditeur original : Curtis Brown

© Elif Shafak, 2014

Pour la traduction française :

© Flammarion, 2015

ISBN : 978-2-0813-5521-7

Mon cœur qui était exercé à tous les arts fut dérouteré quand il mesura la difficulté de l'amour.

Fuzuli, Empire ottoman, XVI^e siècle

J'ai exploré le monde sans trouver rien qui soit digne d'amour, ainsi suis-je un étranger parmi les miens, et un exilé de leur compagnie.

Mirabai, Empire moghol, XVI^e siècle



De tous les êtres que Dieu a créés et Shaitan dévoyés, seuls quelques-uns ont su découvrir le Centre de l'Univers – là où n'existe ni bien ni mal, ni passé ni futur, ni Moi ni Toi, ni guerre ni raison de guerroyer, seulement une mer infinie de calme. Ce qu'ils trouvaient là était si beau qu'ils en perdaient le don de la parole.

Les anges, prenant pitié d'eux, leur offrirent deux choix. S'ils souhaitaient retrouver leur voix, il leur faudrait oublier tout ce qu'ils avaient vu, même s'ils gardaient au plus profond de leur cœur le sentiment d'une absence. S'ils préféraient garder le souvenir de cette beauté, leur esprit connaîtrait une telle confusion qu'ils ne sauraient plus distinguer la vérité du mirage. Si bien que la poignée d'individus qui tombaient par hasard sur ce lieu secret, dont aucune mappemonde ne portait la trace, revenait avec soit la nostalgie de quelque chose qu'ils ne sauraient dire, soit une myriade de questions à poser. Ceux qui rêvaient de complétude se nommeraient « les amants », et ceux qui aspiraient au savoir « les apprenants ».

Voilà ce que nous disait notre maître Sinan à tous quatre, nous ses apprentis. Il nous scrutait attentivement, la tête inclinée sur le côté, comme s'il tentait de pénétrer notre âme. Je savais que je me montrais vaniteux et que la vanité sied mal à un garçon simple comme moi, mais chaque fois qu'il racontait cette histoire j'avais le sentiment qu'il me la destinait à moi plutôt qu'aux autres. Son regard s'attardait un moment de trop sur moi, comme s'il attendait une réaction de ma part, et je détournais les yeux, craignant de le décevoir, craignant la chose que je ne pouvais lui donner – même si je n'ai jamais pu découvrir quelle était cette chose. Je me demande ce qu'il voyait dans mes yeux. Avait-il prédit que je deviendrais inégalable en matière de savoir, mais que, par maladresse, j'échouerais lamentablement en amour ?

J'aimerais pouvoir regarder en arrière et dire que j'ai appris à aimer autant que j'ai aimé apprendre. Mais si je mens, il se pourrait que demain on fasse bouillir un chaudron en enfer à mon intention, et qui peut m'assurer que demain n'est pas déjà sur le pas de ma porte, maintenant que je suis plus vieux qu'un chêne, mais pas encore marqué pour la tombe ?

Nous étions six en tout : le maître, les apprentis et l'éléphant blanc. Nous avons tout construit ensemble. Mosquées, ponts, madrasas, caravansérails, hospices, aqueducs... C'était il y a si longtemps que mon esprit adoucit jusqu'aux traits les plus rudes, et fait fondre les souvenirs en douleur liquide. Les formes qui flottent dans mon crâne chaque fois que je me remémore ces jours ont très bien pu être dessinées plus tard pour alléger le remords d'avoir oublié leur visage. Pourtant je me rappelle les promesses que nous avons prononcées, puis omis de tenir, chacune d'elles. C'est étrange comme les visages, pourtant si charnus et visibles, s'évaporent, alors que les mots faits d'un simple souffle persistent.

Ils ont disparu. Un par un. Pourquoi ont-ils péri et pourquoi ai-je survécu jusqu'à cet âge frêle, Dieu et Dieu seul le sait. Je pense à Istanbul¹ tous les jours. Il y a sans doute en ce moment des visiteurs qui traversent les jardins des mosquées sans rien savoir, sans rien voir. Ils préféreraient croire que ces bâtiments autour d'eux sont là depuis Noé. Mais c'est faux. C'est nous qui les avons érigés : musulmans, chrétiens, artisans et esclaves des galères, humains et animaux, jour après jour. Mais Istanbul a l'oubli facile. Là-bas tout s'écrit sur l'eau, hormis les ouvrages de mon maître, qui sont inscrits dans la pierre.

Sous l'une de ces pierres, j'ai enfoui un secret. Le temps a passé mais il s'y trouve sûrement encore, attendant d'être découvert. Je me demande si quelqu'un le trouvera un jour, et s'ils le trouvent, comprendront-ils ? Cela, personne ne le sait, mais sous les fondations de l'un des centaines de bâtiments édifiés par mon maître, se cache le centre de l'Univers.

Agra / Inde, 1632

1. L'auteur a choisi l'orthographe actuelle, Istanbul, imposée par la réforme d'Ataturk. Au XVI^e siècle ce quartier de Constantinople s'appelait Stambul en turc, Stamboul chez les écrivains français. (N.d.T.)



Istanbul, 22 décembre 1574

Il était plus de minuit quand il entendit un grondement féroce dans la profondeur des ténèbres. Il sut aussitôt d'où il provenait. Du plus gros félin qu'abritait le palais du sultan, un tigre de Caspienne aux yeux jaunes et au pelage doré. Il eut un haut-le-cœur en se demandant ce qui avait dérangé l'animal. Tous auraient dû être plongés dans le sommeil à cette heure tardive – les humains, les animaux, les djinns. Dans la ville aux sept collines, en dehors des gardes qui faisaient leur ronde dans les rues, il n'y avait que deux sortes d'individus qui veillaient : les prieurs et les pêcheurs.

Jahan lui aussi était éveillé et à la tâche.

« Le travail est la prière des gens comme nous, disait souvent son maître. C'est notre façon de communier avec Dieu.

— Alors comment nous répond-Il ? lui avait un jour demandé Jahan, du temps où il était plus jeune.

— En nous donnant davantage de travail, bien sûr. »

Si c'était vrai, Jahan devait être en train de se forger une relation étroite avec le Tout-puissant, car il travaillait deux fois plus dur en exerçant deux métiers au lieu d'un. À la fois comme cornac et comme dessinateur. Il pratiquait ces deux artisanats, mais n'avait qu'un seul enseignant qu'il respectait, admirait, et espérait secrètement surpasser. Son maître Sinan, l'architecte en chef de l'Empire ottoman.

Sinan avait des centaines d'étudiants, des milliers d'ouvriers et plus encore de disciples et d'acolytes. Mais il n'avait que quatre apprentis. Jahan était fier d'en faire partie, fier mais aussi, en son for intérieur, perplexe. Le maître l'avait choisi, lui, un simple serviteur, un vil cornac alors qu'il avait tant de novices doués à l'école du palais. Cette idée, au lieu de le gonfler de vanité, l'emplissait d'appréhension. Il avait l'esprit hanté, presque malgré lui, par la crainte de décevoir la seule personne au monde qui eût confiance en lui.

Il avait pour tâche de dessiner un hammam. Les consignes du maître étaient claires : une vasque de marbre avec un système de

chauffage par en dessous ; un dôme sur trompes ; des conduits logés dans les murs pour laisser sortir la fumée ; deux portes donnant sur deux rues opposées pour éviter que femmes et hommes ne s'entrevoient. Au cours de cette nuit sinistre, c'est à cela que travaillait Jahan, assis devant une table rustique dans son hangar de la ménagerie du sultan.

Penché en arrière, sourcils froncés, il examinait son dessin. Il le trouvait grossier, dépourvu de grâce et d'harmonie. Comme d'habitude, tracer le plan de masse lui avait donné moins de mal que dessiner le dôme. Il avait beau avoir plus de quarante ans – l'âge où Mahomet devint prophète – et une grande compétence dans son métier, il aurait préféré creuser des fondations à mains nues que devoir résoudre des problèmes de voûtes et de plafonds. Si seulement il pouvait trouver un moyen d'y échapper complètement ! Si seulement les humains pouvaient vivre sous la voûte des cieus, ouverts et intrépides, à observer les étoiles et en être observés, sans rien à cacher.

Contrarié, il s'apprêtait à recommencer son dessin – il avait fauché du papier aux scribes du palais – quand il entendit de nouveau le tigre. Dos raidi, menton dressé, il se figea et tendit l'oreille. Le bruit résonnait comme un avertissement, hardi, terrifiant. Une menace avertissant l'ennemi de ne pas s'approcher plus près.

Tout doucement, Jahan ouvrit la porte et fouilla l'obscurité du regard. Un autre grognement s'éleva, moins fort que le premier mais tout aussi menaçant. Tous ensemble, les animaux se déchaînèrent. Le perroquet piailla dans l'ombre, le rhinocéros barrit et l'ours lui répondit par des grognements furieux. Leur voisin le lion se mit à rugir, suscitant les feulements du léopard. Bruits rythmés, comme en fond sonore, par ce martèlement frénétique constant que font les lapins effrayés avec leurs pattes arrière. Les singes avaient beau n'être que cinq, leurs cris et hurlements faisaient autant de tapage que tout un bataillon. Les chevaux commencèrent à hennir eux aussi et s'agiter dans leurs stalles. Au milieu de la fièvre, Jahan reconnut le grognement de l'éléphant, bref et alanguiné, comme s'il hésitait à se joindre au tumulte. Qu'est-ce donc qui terrifiait les animaux ? Jetant un manteau sur ses épaules, Jahan saisit la lampe à huile et se glissa dans la cour.

L'air était vif, imprégné d'un parfum entêtant de fleurs hivernales et d'herbes folles. À peine avait-il fait deux pas qu'il aperçut quelques-uns des dompteurs en train de chuchoter, serrés les uns contre les autres sous un arbre. À son approche ils lui jetèrent un regard interrogatif. Mais Jahan n'avait pas d'informations à leur donner, uniquement des questions.

« Que se passe-t-il ?

— Les bêtes sont nerveuses, dit Dara le dompteur de girafe, qui semblait plutôt nerveux lui aussi.

— C'est peut-être un loup », suggéra Jahan.

La chose s'était déjà produite. Deux ans auparavant. Par un soir d'hiver glacé, des loups étaient descendus sur la ville, rôdant sans distinction dans les quartiers juif, musulman et chrétien. Plusieurs d'entre eux avaient même réussi à franchir les grilles, Dieu sait comment, et fait un carnage chez les canards, cygnes et paons du sultan. Il fallut plusieurs jours pour nettoyer les buissons et les ronces parsemés de plumes ensanglantées. Mais en ce moment le sol n'était pas gelé ni couvert de neige. Si quelque chose inquiétait les animaux, cela venait de l'intérieur du palais.

« Vérifiez chaque recoin », dit Olev le dompteur de lions – une montagne à chevelure flamboyante et moustache de même teinte. Pas une seule décision ne se prenait par ici sans qu'il le sache. Hardi et musclé, il était tenu en haute estime par toute la gent domestique. Un mortel capable de maîtriser un lion, voilà un homme que même le sultan pouvait admirer un peu.

Ils s'égaillèrent pour aller inspecter les écuries, enclos, bassins, poulaillers, clapiers et s'assurer qu'aucun animal ne s'était évadé. Tous les résidents de la ménagerie royale semblaient être à leur place. Lions, singes, hyènes, antilopes à cornes droites, renards, hermines, lynx, bouquetins, félins, gazelles, tortues géantes, chevreuils, autruches, oies, porcs-épics, lézards, lapins, serpents, crocodiles, civettes. Et le léopard, le zèbre, la girafe, le tigre, l'éléphant.

Quand il alla prendre des nouvelles de Chota – un éléphant mâle asiatique âgé de trente-cinq ans, haut de six coudées, blanc comme rarement ceux de son espèce – Jahan le trouva fébrile, inquiet, ses vastes oreilles déployées telles des voiles au vent. Il sourit à l'animal dont il connaissait si bien les habitudes.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? Tu sens le danger ? » Jahan tapota le flanc de la bête et lui offrit une poignée d'amandes douces, dont il avait toujours une réserve dans sa ceinture.

N'étant pas du genre à refuser une gâterie, Chota lança les amandes d'un coup de trompe entre ses mâchoires tout en gardant l'œil sur le portail. Incliné, son énorme poids reposant sur ses pattes avant, les pieds sensibles collés au sol, il se figea, à l'écoute tendue d'un bruit éloigné.

« Du calme, tout va bien », psalmodia Jahan, même s'il n'en croyait pas un mot, pas plus que l'éléphant.

Sur le chemin du retour, il vit qu'Olev parlait aux dompteurs, les invitant à se disperser. « On a cherché partout ! Y a rien !

— Mais les bêtes », protesta quelqu'un.

Olev l'interrompt en désignant Jahan. « L'Indien a raison. Sûrement un loup. Ou un chacal, je dirais. En tout cas il est parti. Retournez vous coucher. »

Cette fois personne ne protesta. Avec des hochements de tête et des murmures, ils repartirent vers leur grabat, le seul endroit chaud et sûr qu'ils connaissent, même s'il était grossier, plein d'épines et de poux. Seul Jahan resta en arrière.

« Tu viens pas, *mabout*¹ ? appela Kato le dompteur de crocodiles.

— Tout à l'heure », répliqua Jahan, avec un coup d'œil en direction de la cour intérieure, d'où venait de lui parvenir un étrange son étouffé.

Au lieu de tourner à gauche, vers son hangar de bois et de pierre, il se dirigea à droite vers les murs élevés qui séparaient les deux cours. Il avançait prudemment, comme s'il attendait une excuse pour se raviser et retourner à son dessin. Lorsqu'il atteignit le lilas le plus éloigné, il aperçut une ombre. Étrange et sombre, elle avait tellement l'allure d'une apparition qu'il aurait pris la fuite si au même instant elle n'avait pivoté sur le côté et dévoilé son visage – Taras le Sibérien. Survivant à toutes les pestes, maladies et catastrophes, cet homme était là depuis plus longtemps que quiconque. Il avait vu des sultans arriver, des sultans repartir. Il avait assisté à l'humiliation des puissants, et vu des têtes habituées à porter les turbans les plus hautains rouler dans la boue.

1. Pour les termes étrangers, voir le glossaire en fin de volume. (*N.d.T.*)

Il n'y a que deux choses qui résistent, raillaient les serviteurs : Taras le Sibérien et les misères de l'amour. Tout le reste est périssable...

« C'est toi, l'Indien ? demanda Taras. Les animaux t'ont réveillé, hein ?

— Oui, fit Jahan. Tu as entendu ce bruit ? »

Le vieil homme émit un grognement qui pouvait signifier oui ou non.

« Ça venait de là-bas », insista Jahan en se dévissant le cou. Il observait le mur qui s'étalait devant lui, masse informe couleur de l'onyx, parfaitement fondue dans l'horizon. Il eut soudain l'impression que la brume de minuit grouillait d'esprits gémissants endeuillés. Cette idée le fit frissonner.

Un craquement caverneux retentit à travers la cour, bientôt suivi par des bruits de pas en cascade comme ceux d'une foule effervescente. Du plus profond des entrailles du palais s'éleva un hurlement féminin, tellement sauvage qu'il semblait inhumain, et presque aussitôt s'abîma en sanglots. Venu d'un autre angle, un second cri déchira la nuit. Peut-être était-ce l'écho égaré du premier. Puis, aussi brusquement que tout avait commencé, tout redevenit calme. Pris d'une impulsion, Jahan avança vers le mur.

« Où tu vas ? chuchota Taras, les yeux luisants de terreur. C'est interdit.

— Je veux découvrir ce qui se passe, dit Jahan.

— T'en mêle pas », dit le vieillard.

Jahan hésita – mais pas plus d'un instant. « Je vais jeter un coup d'œil et je reviens tout de suite.

— Si je te dis, fais pas ça, tu vas pas m'écouter, je le sais, dit Taras en soupirant. Mais reste dans le jardin et garde le dos au mur. Tu m'entends ?

— Ne t'inquiète pas, je serai rapide – et prudent.

— Je vais t'attendre. Pourrai pas dormir avant que tu rentres. »

Jahan lui adressa un sourire espiègle. « Si je te dis, fais pas ça, tu vas pas m'écouter. »

Récemment, Jahan avait travaillé avec son maître à remettre en état les cuisines royales. Ensemble ils avaient aussi étendu certaines parties du harem – une nécessité car sa population s'était considérablement accrue ces dernières années. Pour éviter d'utiliser le portail principal, les ouvriers avaient créé un raccourci en taillant une ouverture dans les murs. Quand une commande de faïences

prit du retard, ils scellèrent cette partie-là avec des briques et de l'argile.

Lampe dans une main, bâton dans l'autre, Jahan sondait les murs tout en marchant. Longtemps il n'entendit que le même bruit sourd, encore et encore. Puis un son creux. Il s'arrêta. À genoux il poussa les briques du bas de toutes ses forces. Le mur résista au début, finit par céder. Laissant sa lampe derrière lui pour la récupérer à son retour, il se faufila par le trou, s'écorchant les coudes et les chevilles, et pénétra dans la cour suivante.

La lune jetait une lueur spectrale sur le jardin de roses, maintenant cimetière de roses. Les buissons, ornés tout au long du printemps des tons rouges, roses et jaunes les plus vifs, semblaient désormais fanés, brunis, étalés comme une nappe d'eau argentée. Un frisson le parcourut tandis qu'il se remémorait des histoires d'eunuques empoisonnés, de concubines étranglées, de vizirs décapités, et de sacs jetés dans les eaux du Bosphore, leur contenu encore frémissant de vie. Dans cette ville, certains lieux de sépulture se trouvaient sur les collines, d'autres cent brasses sous la mer.

Devant lui un sapin agitait des centaines d'écharpes, rubans, pendeloques et lacets accrochés à ses branches – l'arbre aux souhaits. Lorsqu'une concubine ou une odalisque du harem détenait un secret qu'elle ne pouvait partager avec personne hormis Dieu, elle persuadait un eunuque de venir ici avec un colifichet à elle, qu'il devait attacher à une branche, à côté du bibelot de quelqu'un d'autre. Comme les désirs de ces femmes s'opposaient entre eux, l'arbre était hérissé de requêtes conflictuelles et de prières belliqueuses. Pourtant, en ce moment où une brise légère ébouriffait ses rameaux, mêlant les souhaits, il paraissait paisible. Si paisible, en fait, que Jahan ne put se retenir d'approcher, malgré sa promesse à Taras de ne pas s'aventurer aussi loin.

Il n'y avait guère que trente pas jusqu'au bâtiment de pierre du fond de la cour. À moitié dissimulé derrière le tronc de l'arbre aux souhaits, Jahan scruta lentement les alentours, puis recula aussitôt. Il mit un moment avant de risquer un nouveau regard.

Une douzaine de serviteurs couraient en tous sens et s'activaient sans bruit, allant d'une porte à l'autre. Plusieurs d'entre eux portaient ce qui lui parut être des sacs. Leurs torches traçaient des traînées opaques dans la nuit et chaque fois que deux torches se croisaient, les ombres sur les murs devenaient plus hautes.

Ne sachant trop comment interpréter ce qu'il voyait, Jahan courut vers l'arrière du bâtiment, la riche odeur de terre dans les narines, ses foulées aussi imperceptibles que l'air qu'il respirait. Il fit un demi-cercle qui le conduisit à la porte la plus éloignée. Bizarrement, elle n'était pas gardée. Il entra sans réfléchir. S'il pensait trop à ce qu'il était en train de faire, la peur le paralyserait, il le savait.

À l'intérieur il faisait froid et humide. À tâtons dans la pénombre il continua à avancer, la nuque trempée de sueur. Il était trop tard pour les regrets. Impossible de faire marche arrière, il ne pouvait qu'aller de l'avant. Il se glissa dans une pièce faiblement éclairée, longea les murs, le souffle haletant. Autour de lui il vit des tables de nacre avec sur chacune une coupe en verre ; des sofas garnis de coussins ; des miroirs aux cadres sculptés et dorés, des tapisseries suspendues au plafond et étalées sur le sol, et ces sacs jouflus.

Après un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne venait il fit quelques pas prudents et ce qu'il vit lui glaça le sang – une main. Pâle et inerte, elle reposait sur le marbre froid, sous une pile de tissus, tel un oiseau tombé. Comme si une force extérieure le guidait, Jahan dénoua les sacs de jute, l'un après l'autre, et les entrouvrit. Il cligna des paupières avec effroi, ses yeux refusant d'admettre ce que son cœur avait déjà saisi. La main était reliée à un bras, le bras à un petit torse. Pas des sacs, pas du tout des sacs. C'étaient des cadavres. D'enfants.

Ils étaient quatre en tout, tous des garçons, couchés côte à côte, du plus grand au plus petit. L'aîné était un adolescent, le plus jeune un nourrisson. Leurs vêtements royaux étaient soigneusement disposés pour leur donner l'air de dignité qui convient à des princes. Le regard de Jahan s'arrêta sur le corps le plus proche, un garçon à la peau claire et aux joues rouges. Il contempla les lignes de sa paume. Des lignes courbes, tombantes, qui se fondaient les unes dans les autres comme des marques sur le sable. Quel devin de cette cité, se demanda-t-il, aurait pu prédire une mort si soudaine et si triste à des princes de si noble naissance ?

Ils semblaient paisibles. Leur chair luisait comme si elle était éclairée de l'intérieur. Jahan eut le sentiment qu'ils n'étaient pas morts, pas vraiment. Ils avaient cessé de bouger, de parler, et s'étaient mués en quelque chose dépassant sa compréhension, dont

eux seuls étaient conscients, d'où l'expression de leur visage qui aurait pu être un sourire.

Jambes flageolantes, mains tremblantes, Jahan restait là sans pouvoir bouger. Seul un bruit de pas qui s'approchaient l'arracha à ce brouillard de stupeur. Rassemblant péniblement ses forces, il prit quand même le temps de recouvrir les corps avant de courir se cacher derrière une des tapisseries. Peu après les serveurs entraient dans la pièce, chargés d'un nouveau corps qu'ils déposèrent avec précaution à côté des autres.

Juste alors, l'un d'eux remarqua que le tissu recouvrant le corps le plus éloigné de lui avait glissé. Il s'approcha, regarda alentour. Se demandant si c'étaient eux qui l'avaient disposé ainsi ou si quelqu'un s'était introduit ici après leur départ, il fit un signe à ses compagnons. Des sourds-muets ! Eux aussi s'interrompirent. Ensemble ils se mirent à inspecter la pièce.

Seul dans son coin, un mince tissu le séparant des assassins, Jahan suffoquait de terreur. Alors tout était joué, se dit-il ; sa vie entière réduite à rien. Tant de mensonges, tant de duperies l'avaient conduit jusqu'ici. Bizarrement, non sans tristesse, il se souvint de la lampe qu'il avait laissée près du mur du jardin, clignotant au vent. Ses yeux s'emplirent de larmes à la pensée de l'éléphant et du maître, qui devaient tous deux dormir innocemment. Puis son esprit s'aventura vers la femme qu'il aimait. Tandis qu'elle et d'autres rêvaient en sécurité dans leur lit, voilà qu'il allait se faire tuer pour être venu en un lieu où il n'était pas censé être et avoir vu ce qu'il n'était pas censé voir. Et tout cela à cause de sa curiosité – cet esprit fouineur éhonté, sans frein, qui toute sa vie ne lui avait attiré que des ennuis. En silence, il se maudit. On devrait écrire sur sa tombe, en lettres bien tracées :

*Ici gît un homme trop curieux pour son bien,
Dompteur d'animaux et apprenti architecte.
Offrez une prière pour son âme ignorante.*

Domage de n'avoir personne à qui transmettre ce dernier vœu.



Cette nuit-là, dans une villa à l'autre extrémité d'Istanbul, la *kahya* était éveillée, à la main un chapelet dont elle palpaït les grains. Joux plissées comme des raisins secs, maigre charpente bossue, l'intendante de la maisonnée était devenue aveugle avec l'âge. Mais tant qu'elle se trouvait dans l'enceinte du domaine de son maître, sa vue était excellente. Chaque recoin, chaque charnière branlante, chaque marche qui grince... Personne sous ce toit ne connaissait la demeure aussi bien qu'elle, personne n'était aussi dévoué à son seigneur et maître. Cela elle en avait la certitude.

Tout était paisible alentour, hormis les ronflements qui montaient du quartier des domestiques. De temps à autre elle entendait un souffle doux, si léger qu'il était à peine perceptible, derrière la porte close de la bibliothèque. C'est là que dormait Sinan, après avoir travaillé tard, une fois de plus. D'ordinaire il passait ses soirées en famille, se retirant avant le souper dans le *haremlik* où vivaient sa femme et ses filles, et où aucun apprenti ne se serait aventuré. Mais ce soir, comme tant d'autres soirs, après avoir rompu son jeûne, il était retourné à ses dessins jusqu'à tomber endormi parmi ses livres et ses rouleaux, dans la pièce qui accueillait le soleil avant le reste de la grande maison généreuse. La *kahya* lui avait préparé un lit, une natte étendue sur le tapis.

Il travaillait trop, sans tenir compte de ses quatre-vingt-cinq ans. À son âge un homme devrait se reposer, bien se nourrir et faire ses dévotions, entouré de ses enfants et petits-enfants. S'il lui restait quelque force dans les membres, il devrait s'en servir pour se rendre en pèlerinage à La Mecque, et s'il mourait en route, ce serait tout bénéfique pour son âme. Pourquoi le maître ne faisait-il aucun préparatif pour l'au-delà ? Et s'il y pensait, pourquoi passer tout ce temps sur des chantiers, à souiller ses élégants caftans de poussière et de boue ? La *kahya* en voulait à son maître de ne pas prendre meilleur soin de lui-même, mais elle était surtout inquiète de voir le sultan et chaque vizir successif lui infliger de si durs labeurs, et furieuse contre les apprentis de Sinan qui ne savaient pas décharger les épaules de leur maître de ce poids supplémentaire. Bande de gamins paresseux ! D'ailleurs ce n'étaient

plus des gamins. Pour quatre d'entre eux, elle les connaissait depuis qu'ils étaient des novices ignares. Nikola, le plus doué et le plus timide ; Davoud, ardent et sérieux mais impatient ; Youssouf le muet, empli de secrets comme une épaisse forêt impénétrable ; et cet Indien, Jahan, qui posait sans cesse des questions, *Pourquoi c'est comme ça, Comment ça marche*, et qui écoutait à peine les réponses.

Méditant et priant, la *kahya* contempla un instant l'abîme logé au fond de ses yeux. Ses pouce, index et médium qui faisaient glisser les grains d'ambre, un par un, ralentirent. Ses psalmodies aussi. « *Alhamdulillah, Alhamdulillah...* » Sa tête commença à dodeliner, sa bouche s'ouvrit, un hoquet s'en échappa.

Quelques instants ou une heure plus tard, elle n'aurait su dire, elle fut réveillée par un bruit lointain, le claquement de roues et de sabots sur le pavé. Un véhicule roulait à vive allure et d'après le son, il se dirigeait vers eux. La maison de Sinan était la seule résidence d'une impasse. Si la voiture tournait l'angle, elle venait forcément ici. Un frisson la parcourut comme si une fraîcheur soudaine lui glissait le long du dos.

En murmurant une prière contre les esprits mauvais, elle se leva, avec vivacité malgré son grand âge. À courtes enjambées chaloupées elle descendit les marches, franchit les couloirs et sortit dans le patio. Le jardin, divisé en terrasses suspendues, orné d'un bassin et répandant les arômes les plus exquis, enchantait tous les visiteurs. Le maître l'avait construit lui-même, et fait venir l'eau jusqu'à la maison grâce à un permis spécial du sultan – non sans susciter la jalousie et le ressentiment de ses ennemis. Maintenant la roue à aubes tournait sereinement, son clapotis régulier rassurait la *kahya* par son rythme prévisible, qui faisait toujours défaut à la vie.

Au-dessus d'elle la lune, une faucille argentée, se dissimula derrière un nuage et le temps d'un instant fugitif, gris ardoise, ciel et terre parurent soudés l'un à l'autre. Le sentier à sa droite menait vers un bosquet encaissé, ensuite plus bas à un *bostan* où on cultivait des herbes aromatiques et des légumes. Elle prit l'autre sentier, avança en direction de la cour. D'un côté il y avait un puits, dont l'eau était glaciale hiver comme été, et groupées dans l'angle opposé, les commodités. Elle les évita, comme à son habitude. C'est là que les djinns célébraient leurs noces. Quiconque les

dérangeait au cours de la nuit resterait infirme jusqu'au Jour du Jugement : la malédiction était si forte qu'il fallait sept générations pour l'effacer. Comme elle avait horreur des pots de chambre plus encore que des visites aux lieux d'aisance pendant la nuit, chaque jour après le crépuscule la vieille *kahya* cessait de manger et de boire, pour ne pas être tributaire de son corps.

Inquiète, elle atteignit le portail qui donnait sur la rue. Il y avait trois choses sur cette terre dont elle n'attendait rien de bon : un homme qui a vendu son âme à Shaitan ; une femme orgueilleuse de sa beauté ; et les nouvelles qui ne peuvent pas attendre le lendemain matin pour être livrées.

Bientôt la voiture fit halte derrière la haute palissade. Le cheval hennit ; des pas lourds retentirent. La *kahya* flaira dans l'air une odeur de transpiration, celle de l'animal ou du messenger, impossible à dire. Qui que soit cet intrus, la vieille femme n'était pas pressée de l'apprendre. D'abord elle devait réciter sept fois la surate Al-Falaq. *Je cherche refuge auprès du Seigneur de l'Aube, contre le mal des êtres qu'Il a créés, contre le mal de l'obscurité, contre le mal des sorcières qui soufflent sur les nœuds...*

Entre-temps le messenger était venu frapper à la porte. Poliment, mais avec insistance. Le genre de coups qui progresseraient jusqu'au martèlement s'ils restaient un peu trop longtemps sans réponse – ce qui se produisit bientôt. Les serviteurs, à peine éveillés, accoururent dans le jardin un par un, lampe à la main, un châle drapé à la hâte sur leur tunique. Ne pouvant différer davantage le moment d'agir, la *kahya* émit un dernier *bismi Allah al-Rahman al-Rahim* et tira le verrou en arrière.

Un inconnu apparut alors que la lune sortait des nuages. Petit, trapu, et à en juger par la forme de ses yeux, un Tatar. Une outre de cuir jetée sur l'épaule, un soupçon d'arrogance dans la posture, il fronça le sourcil, visiblement mécontent d'être observé par un si grand nombre de gens.

« Je viens du palais », annonça-t-il d'une voix inutilement forte. Le silence qui suivit n'avait rien d'accueillant.

« Il faut que je parle à votre maître », dit le messenger.

Redressant le buste, l'homme se préparait à entrer quand la *kahya* l'arrêta d'un geste. « Tu entreras pied droit en premier ?

— Quoi ?

— Si tu franchis ce seuil, tu dois poser d'abord ton pied droit à l'intérieur. »

Abaisant son regard sur ses pieds, comme s'il craignait de les voir s'enfuir, le messager fit un pas prudent. Une fois entré, il déclara être envoyé par le sultan en personne pour une affaire de la plus grande urgence, même s'il n'avait pas besoin de le dire car tous l'avaient compris.

« J'ai pour ordre de lui ramener l'architecte impérial », ajouta-t-il.

La *kahya* trembla, ses joues drainées de toute couleur. Elle s'éclaircit la gorge, les mots qu'elle ne parvenait pas à émettre s'accumulèrent dans sa bouche. Elle aurait préféré informer cet homme qu'elle ne pouvait déranger son maître qui avait déjà si peu dormi. Mais bien sûr elle ne dit rien de tel. Au lieu de cela elle se contenta de marmonner : « Attends ici. »

Elle tourna la tête de côté, ses yeux balayant l'espace vide. « Viens avec moi, Hassan », dit-elle à l'un des pages dont elle distinguait la présence à son odeur particulière, suif et pastilles aux clous de girofle qu'il se glissait dans la bouche en cachette.

Ils s'éloignèrent, elle ouvrant la voie, le jeune garçon la suivant avec une lampe. Les lattes du sol craquaient sous leurs pieds. La *kahya* sourit sous cape. Le maître édifiait de splendides bâtiments ici ou ailleurs mais il oubliait de réparer le plancher de sa propre maison.

Sur le seuil de la bibliothèque ils furent entourés d'effluves – l'odeur des livres, de l'encre, du cuir, de la cire, des chapelets en bois de cèdre et des étagères de noyer.

« *Effendi*, réveille-toi », chuchota la *kahya*, d'une voix douce comme la soie.

Elle se tint immobile, l'oreille tendue pour saisir les ondes de respiration de son maître. Elle l'appela de nouveau, plus fort cette fois. Pas un mouvement.

Pendant ce temps-là le garçon qui ne l'avait jamais vu de si près examinait le maître : le long nez busqué, le front large creusé de rides, l'épaisse barbe chenue sur laquelle il tirait distraitement quand il était perdu dans ses pensées, la cicatrice de son sourcil gauche – souvenir du jour où adolescent, alors qu'il travaillait dans l'atelier de son père le charpentier, il était tombé sur un coin en bois. Les yeux du garçon se glissèrent jusqu'aux mains du maître.

Avec leurs doigts puissants, osseux et rudes, leurs paumes calleuses, c'étaient des mains d'homme habitué au travail sur le terrain.

Au troisième appel de la *kahya*, Sinan ouvrit les yeux et s'assit sur sa couche. Une ombre passa sur son visage quand il vit les deux silhouettes côte à côte. Il savait que jamais ils n'auraient osé le réveiller à cette heure à moins d'une calamité, ou d'un incendie qui aurait brûlé la cité de part en part.

« Un messenger est arrivé, expliqua la *kahya*. Tu es attendu au palais. »

Lentement, Sinan s'extirpa de son lit. « Espérons qu'il s'agit de bonnes nouvelles, *inch'Allah*. »

Le garçon présenta une cuvette à son maître, y versa un pichet d'eau avec un sentiment d'importance, puis l'aida à se laver le visage et s'habiller. Une chemise écrue, un caftan, pas un des plus neufs mais un vieux marron épais doublé de fourrure. Ensemble ils redescendirent tous les trois.

Le messenger inclina la tête à leur arrivée. « Pardonne-moi de te déranger, *effendi*, mais j'ai pour ordre de te conduire au palais.

— Chacun doit faire son devoir », dit Sinan.

La *kahya* s'interposa. « Le petit peut accompagner le maître ? »

Le messenger haussa un sourcil en fixant directement Sinan. « J'ai reçu pour instruction de te conduire toi et personne d'autre. »

La *kahya* sentit la colère, comme un flot de bile, lui monter à la bouche. Elle aurait riposté si Sinan n'avait posé une main apaisante sur son épaule en disant : « Tout ira bien. »

L'architecte et le messenger s'éloignèrent dans la nuit. Il n'y avait personne en vue, pas même un de ces chiens perdus qui rôdaient dans la ville en si grand nombre. Une fois Sinan installé dans la voiture le messenger referma la porte et sauta sur le siège à côté du cocher qui n'avait pas prononcé un seul mot. Les chevaux s'ébranlèrent et bientôt ils filaient à vive allure, secoués de cahots, à travers les rues mornes.

Pour dissimuler son malaise, Sinan écarta les rideaux étroitement fermés et regarda à l'extérieur. Tandis qu'ils galopèrent par les rues tortueuses, sous des branches qui semblaient ployer de chagrin, il songeait à tous ces gens qui dormaient, les riches dans leur *konak*, les pauvres dans leur cabane. Ils traversèrent le quartier juif, le quartier arménien, les communautés grecque et levantine. Il observa les églises dont les cloches étaient proscrites, les synagogues

avec leur cour carrée, les mosquées recouvertes de plomb, les maisons en bois et briques d'argile appuyées les unes contre les autres comme pour se reconforter. Même la bonne société habitait des maisons de briques mal cuites. Il se demanda pour la millième fois comment une ville aussi riche pouvait être remplie de maisons si mal bâties.

Enfin ils arrivèrent au palais. Au bout de la première cour, la voiture fit halte. Les plantons du palais vinrent prêter assistance, leurs gestes rapides et efficaces. Sinan et le messenger franchirent le Portail du Milieu, celui que seul le sultan a le droit de franchir à cheval. Ils marchèrent jusqu'à une fontaine de marbre qui brillait dans l'obscurité, comme une créature d'un autre monde. Les pavillons qu'on apercevait au loin, près du rivage, ressemblaient à des géants maussades. Sinan qui avait récemment agrandi le harem et restauré les cuisines impériales connaissait bien les lieux. Soudain il s'arrêta, sentant une paire d'yeux qui l'observaient du fond des ténèbres. C'étaient ceux d'une gazelle. De grands yeux liquides, lumineux. Il y avait d'autres animaux alentour – paons, tortues, autruches, antilopes. Tous, pour une raison qui lui échappait, semblaient éveillés et inquiets.

L'air était froid et vif, légèrement imprégné de myrte, d'hellébore et de romarin. Il avait plu dans la soirée, et l'herbe pliait sous ses pieds. Les gardes s'écartèrent pour leur livrer passage. Ils atteignirent l'imposant édifice de pierre, couleur de nuées orangées, et traversèrent une salle illuminée par des chandelles de cire qu'agitait un courant d'air, puis deux chambres, et s'arrêtèrent dans la troisième. À peine avaient-ils pénétré dans cette pièce que le messenger s'excusa et disparut. Sinan cligna des yeux pour s'accommoder aux amples dimensions du lieu. Chaque aiguère, chaque coussin, chaque ornement projetait des ombres fantastiques qui se tordaient et ondulaient sur les murs comme si elles avaient quelque chose d'urgent à lui dire.

Dans l'angle opposé la lumière était plus douce. Sinan se crispa à la vue des sacs posés sur le sol. Par une ouverture il distinguait le visage d'un cadavre. Ses épaules s'affaissèrent, ses yeux s'emplirent de larmes à la vue de la jeunesse du garçon. Il n'avait pas voulu croire les rumeurs prédisant ce qui allait se produire. Ahuri, horrifié, il sentit son corps vaciller. Sa prière, quand il parvint à

trouver les mots, sortait au ralenti, interrompue par un spasme chaque fois qu'il luttait pour retrouver son souffle.

Il n'avait pas encore dit *Amin*, pas encore essuyé son visage des deux mains quand il entendit un craquement derrière lui. Tout en achevant sa prière, il jeta un regard furieux sur la tapisserie murale. Il était sûr que le bruit venait de là. La bouche sèche comme de la craie, il alla vers le mur et tira le tissu de côté – pour découvrir une silhouette familière, tremblante et blême de peur.

« Jahan ?

— Maître !

— Qu'est-ce que tu fais ici ? »

Jahan sortit d'un bond, bénissant sa bonne étoile – l'étoile qui avait envoyé non pas les sourds-muets pour l'étrangler mais la seule personne au monde capable de venir à son secours. À genoux il baisa la main du vieil homme et la posa sur son front.

« Tu es un saint, Maître, je m'en suis toujours douté. Maintenant je le sais. Si je sors d'ici vivant, je le dirai à tout le monde.

— Chhht, cesse de dire des bêtises, et ne crie pas si fort. Comment es-tu entré ici ? »

Le temps manquait pour les explications. Des pas résonnaient dans le couloir, réfléchis par les hauts plafonds et les murs décorés. Jahan se releva et se rapprocha imperceptiblement de son maître, espérant se faire invisible. Peu après Mourad III entra dans la pièce, suivi de son escorte. Pas très grand, assez corpulent, il avait le nez aquilin, une grande barbe presque blonde et des yeux bleus hardis sous des sourcils arqués. Il fit une pause, le temps de choisir le ton qu'il emploierait : sa voix douce, sa voix dure ou sa voix pire que dur.

Sinan se ressaisit rapidement, baisa l'ourlet du caftan du souverain. Son apprenti s'inclina très bas et se figea dans cette pose, n'osant regarder l'Ombre de Dieu sur terre. À cet instant, Jahan était troublé moins par le sultan que par le fait de se trouver devant son impériale présence. Car c'était Mourad désormais le sultan. Son père, Sélim l'Ivrogne, avait glissé sur le marbre humide du hammam et fait une chute mortelle, soulé comme une grive, disait la rumeur, même s'il s'était repenti de ses mauvaises mœurs et avait juré de ne plus jamais toucher au vin. Juste avant le crépuscule, dans un concert d'adulations et d'éloges, une cascade de

feux d'artifice, de tambours et trompettes, Mourad avait été ceint de l'épée de son ancêtre Osman et acclamé comme le nouveau padicha.

Dehors, au loin, la mer murmurait et soupirait. N'osant bouger, Jahan attendait immobile comme la tombe, le front humide de sueur. Il écoutait le silence, épaules basses, approchant les lèvres si près du sol qu'il aurait pu l'embrasser comme une maîtresse marmoréenne.

« Qu'est-ce que ces corps font ici ? demanda le sultan dès qu'il eut aperçu les sacs sur le sol. Avez-vous perdu toute honte ? »

Un homme de sa suite répliqua aussitôt : « Daigne nous pardonner, seigneur. Nous pensions que peut-être tu souhaiterais les voir une dernière fois. Nous allons les transporter dans la salle funéraire et nous assurer qu'ils seront traités avec tout le respect qui leur est dû. »

Le sultan garda le silence. Puis il se tourna vers les silhouettes agenouillées devant lui. « Architecte, ce garçon est-il un de tes apprentis ?

— Oui, altesse, répliqua Sinan. Un des quatre.

— J'avais demandé que tu viennes seul. Le messager a-t-il désobéi à mes ordres ?

— C'est ma faute, dit Sinan. Pardonne-moi. À mon âge, j'ai besoin d'aide. »

Le sultan prit un temps de réflexion. « Comment s'appelle-t-il ?

— Jahan, mon heureux seigneur. Peut-être reconnais-tu le cornac du palais. C'est lui qui s'occupe de l'éléphant blanc.

— Dompteur d'animaux et architecte, ironisa le sultan. Comment en est-il arrivé là ?

— Il a servi ton illustre aïeul le sultan Soliman, que la paix d'Allah soit sur lui. Comme il avait du talent pour construire des ponts, nous l'avons pris sous notre garde et formé depuis son enfance. »

Sans prêter attention à ses propos le sultan murmura comme pour lui-même : « Mon aïeul était un grand souverain.

— Il était digne d'éloges comme le prophète dont il portait le nom, mon seigneur. »

Soliman le Magnifique, le Législateur, Commandeur des Croyants et Protecteur des Villes Saintes – l'homme qui avait régné quarante-six hivers et passé plus de temps à cheval que sur

son trône, et bien qu'enterré loin sous terre, dans son linceul décomposé, n'était encore évoqué qu'à voix basse.

« Que la miséricorde d'Allah soit sur lui. Il était dans mes pensées cette nuit. Qu'aurait-il fait dans ma position ? me suis-je demandé, dit le sultan, sa voix se brisant pour la première fois. Mon aïeul aurait agi comme moi. Aucun autre choix n'était possible. »

Jahan fut pris de panique en comprenant que le sultan parlait des morts.

« Mes frères ont rejoint le Pilier de l'Univers, dit le sultan.

— Que le ciel soit leur demeure », dit doucement Sinan.

Le silence régna jusqu'à ce que le sultan reprît la parole. « Architecte, mon vénérable père le sultan Sélim t'avait ordonné de lui construire un tombeau. C'est bien cela ?

— En effet, Altesse. Il voulait être enterré près d'Ayasofya¹.

— Alors construis-le. Commence le travail sans délai. Tu as ma permission pour faire le nécessaire.

— J'ai bien compris, mon seigneur.

— Je souhaite que mes frères soient enterrés à ses côtés. Donne au *turbeh* une telle grandeur que pendant les siècles à venir les gens viendront prier pour leurs âmes innocentes. » Il fit une pause puis ajouta comme une nouvelle pensée lui venait : « Mais... ne fais rien de trop spectaculaire. Il devra avoir juste la bonne taille. »

Du coin de l'œil Jahan vit le visage de son maître blêmir. Il décelait dans l'air une odeur, ou plutôt un mélange d'odeurs, genièvre et brindilles de bouleau, avec une note sous-jacente plus âcre, peut-être de l'orme brûlé. Émanait-elle du souverain ou de Sinan, il n'eut pas l'occasion de le découvrir. Affolé, il s'inclina à nouveau, son front touchant le sol. Il entendit le sultan soupirer, comme s'il cherchait autre chose à dire. Mais Mourad n'en fit rien, et au lieu de quoi il s'approcha d'eux, plus près, encore plus près, sa carrure masquant la lueur des chandelles. Jahan frémit sous le regard du souverain. Son cœur cessa un instant de battre. Le sultan soupçonnait-il son intrusion de cette nuit dans la cour intérieure ? Jahan sentit les yeux royaux le parcourir encore un instant, pas plus, après quoi Mourad repartit, ses vizirs et ses gardes sur les talons.

1. Nom turc de Sainte-Sophie. (N.d.É.)

Et voilà comment, en décembre de l'année 1574, au début du ramadan, Sinan, en qualité d'architecte impérial, et son apprenti indien Jahan, qui n'était pas convié à cette réunion mais y assista pourtant, se virent confier la mission de construire dans les jardins de Sainte-Sophie un monument assez vaste et majestueux pour être digne de cinq princes, frères du sultan Mourad, mais pas assez vaste ou majestueux pour rappeler à chacun comment ils avaient été étranglés, sur son ordre, la nuit où il accéda au trône.

Aucun des individus présents ne pouvait prévoir la suite : quand le sultan Mourad s'éteindrait des années plus tard, par une nuit comme celle-ci, au son des plaintes du vent et des cris des animaux, ses propres fils – chacun de ses dix-neuf fils – seraient tués de la même façon avec une cordelette de soie pour éviter toute effusion de leur noble sang, et par une ironie du destin, enterrés dans l'endroit même qu'avaient édifié l'architecte et l'apprenti.

Avant le maître





Le prophète Jacob avait douze fils, le prophète Jésus douze apôtres. Le prophète Joseph, dont l'histoire est rapportée dans la douzième sourate du Coran, était le fils favori de son père. Douze miches de pain étaient disposées sur les tables des juifs. Douze lions d'or gardaient le trône de Salomon. Six marches montaient jusqu'au trône et comme toute montée implique une redescente, cela faisait douze marches au total. Douze croyances cardinales flottaient sur la terre d'Hindoustan. Douze imams succédèrent au prophète Mahomet selon le credo shiite. Douze étoiles ornaient la couronne de Marie. Et un enfant nommé Jahan venait à peine de compléter ses douze années de vie quand il eut sa toute première vision d'Istanbul.

Maigre, dégingandé et remuant comme un gardon en plein cours d'eau, il était plutôt petit pour son âge. Comme pour compenser sa taille, une touffe de cheveux poussait en hauteur, perchée sur son crâne telle une créature dotée d'une vie propre. C'est cette houppe que les gens remarquaient en premier quand ils le regardaient. Ensuite ses oreilles, chacune grosse comme un poing de malfrat. Mais d'après sa mère, un jour il charmerait les filles avec son sourire éblouissant et sa fossette unique sur la joue gauche, l'empreinte d'un doigt de cuisinier sur une pâte molle. Voilà ce qu'elle disait ; voilà ce qu'il croyait.

Lèvres rouges comme un bouton de rose, chevelure soyeuse, taille plus mince qu'une branche de saule. Agile comme une gazelle, forte comme un bœuf, dotée d'une voix de rossignol – une voix dont elle userait pour chanter des berceuses à ses bébés, pas pour des bavardages oisifs, et jamais pour s'opposer à son mari : voilà l'épouse que lui aurait souhaité sa mère si elle était encore en vie. Mais elle les avait quittés – les vapeurs, aux dires du médecin, pourtant son fils savait que c'étaient les coups infligés chaque jour par cette brute, le beau-père et en même temps l'oncle de Jahan. La brute avait pleuré toutes les larmes de son corps aux funérailles, comme si ce n'était pas lui la cause de sa mort prématurée. Jahan le haïssait de tout son être. Depuis qu'il était monté à bord de ce vaisseau, il regrettait d'être parti de chez lui

sans avoir assouvi sa vengeance. Mais il savait que s'il était resté, soit il aurait tué son oncle soit son oncle l'aurait tué. Comme il était encore trop jeune, et pas assez fort, c'est sans doute l'oncle qui aurait eu le dessus. Quand l'heure serait mûre, Jahan reviendrait le faire payer. Et il trouverait sa bien-aimée. Ils fêteraient leur mariage par une cérémonie de quarante jours et quarante nuits, en se gavant de douceurs et d'éclats de rire. Il donnerait à leur première fille le nom de sa mère. C'était un rêve qu'il ne confiait à personne.

À mesure que la caravelle approchait du port, l'adolescent découvrait des oiseaux de plus en plus nombreux et variés. Mouettes, chevaliers, courlis, moineaux, geais et pies – l'une d'elles portait dans son bec un bibelot étincelant. Quelques-uns – les plus hardis ou les sots – se posaient sur les voiles, à trop faible distance des humains. L'air charriait une nouvelle odeur, inconnue et infecte.

Après des semaines de navigation en haute mer, la première image de la cité eut un effet insolite sur l'imagination de Jahan – surtout un jour brumeux comme celui-ci. Il scruta l'horizon, la ligne où l'eau battait contre le rivage, une bande grise, sans pouvoir distinguer s'il allait vers Istanbul ou s'il s'en éloignait. Plus il la fixait du regard plus la terre semblait une extension de la mer, une ville de métal fondu perchée sur la pointe des vagues, vertigineuse, toujours mouvante. Ce fut là, plus ou moins, sa première impression d'Istanbul, et à son insu, elle ne changerait plus, même après une vie entière passée ici.

Lentement, le garçon traversa le pont. Les matelots étaient trop occupés pour s'inquiéter de l'avoir dans les jambes. Il s'aventura jusqu'à la pointe de la proue, plus loin qu'il n'était jamais allé auparavant. Ignorant le vent sur son visage, il plissa les yeux pour plonger dans le cœur d'Istanbul mais en vain, c'était encore trop tôt. Puis peu à peu la brume se dissipa comme si on avait tiré un rideau. La ville, clairement dessinée maintenant, s'ouvrait devant lui, incandescente. Ombres et lumières, crêtes et creux. De haut en bas, colline après colline, bosquets de cyprès ici et là, elle semblait un amas de contrastes. Se reniant à chaque pas, changeant d'humeur avec chaque quartier, tendre et cynique d'un même élan, Istanbul donnait généreusement tout et dans le même souffle exigeait qu'on lui rende son cadeau. Une cité si vaste qu'elle s'étendait

à droite comme à gauche, et vers le firmament, aspirant à s'élever, désirant toujours plus, jamais satisfaite. Mais toujours ensorcelante. Bien qu'étranger à ses façons, le garçon pressentit à quel point on pouvait tomber sous son charme.

Jahan revint en hâte vers la cale. L'éléphant gisait dans sa caisse, boursoufflé et apathique.

« Tu y es arrivé. Regarde, tu es ici. » Ce dernier mot fut légèrement tremblé, car il ne savait pas exactement quel genre de lieu désignait cet « ici ». Mais peu importe. Quel que soit le sort de l'animal dans ce nouveau royaume, il ne pouvait être pire que la traversée qu'il venait d'endurer.

Chota était accroupi, l'air si inerte que Jahan craignit un instant que son cœur n'eût cessé de battre. Le souffle bas, saccadé de l'animal lui parvint quand il s'approcha, ce qui le rassura un peu. Mais l'œil de la bête avait perdu tout éclat, et sa peau tout son lustre. Il n'avait pas mangé la veille, ni dormi. Un abcès inquiétant grossissait derrière ses mâchoires, sa trompe était visiblement enflée. Le garçon lui aspergea la tête d'eau, un peu inquiet de devoir utiliser de l'eau de mer, une fois de plus, qui laisserait des marques salées partout sur son corps et le démangerait en séchant.

« Quand on arrivera au palais, je te laverai à l'eau douce », promit Jahan.

Délicatement, avec soin, il appliqua du curcuma sur les tumeurs de l'éléphant. L'animal avait perdu du poids. Les dernières étapes du voyage l'avaient particulièrement éprouvé.

« Tu vas voir. La sultane va t'adorer. Tu seras le chéri des concubines », dit Jahan. Puis, comme une autre hypothèse lui venait à l'esprit, il ajouta : « Si jamais elles sont méchantes, tu pourras toujours t'enfuir. Je viendrai avec toi. »

Il aurait pu continuer longtemps sur ce thème s'il n'avait entendu des pas sur les marches. Un matelot surgit en brailant : « Hé, le capitaine veut te voir. Tout de suite. »

Un peu plus tard, le garçon se tenait devant la cabine du capitaine, qu'il entendait se racler la gorge et cracher bruyamment. Il avait peur de l'individu, même s'il s'appliquait à ne pas le montrer. Le capitaine Gareth était connu à la ronde sous le surnom de Gavur Garret, l'Infidèle ou Delibash Reis, Capitaine Foufurious. Il pouvait rire et plaisanter avec un matelot puis l'instant d'après

sortir son épée et le découper en mille morceaux. Jahan l'avait vu faire.

Né dans une ville côtière anglaise, ce loup de mer, dont le plaisir préféré était une bonne grosse tranche de poitrine de porc rôtie lentement accompagnée d'une chope de bière, trahit ses concitoyens pour une raison inconnue de tous et rallia la flotte ottomane avec de précieux secrets dissimulés sous son chapeau. Son intrépidité l'avait fait vivement apprécier au palais, et lui avait valu de conduire sa propre flotte. Cela amusait beaucoup le sultan Soliman de le voir attaquer et piller les navires chrétiens avec une férocité qu'aucun marin ottoman n'avait jamais montrée. Le sultan lui accordait sa protection mais pas sa confiance. Il savait qu'un homme capable de poignarder ses propres compagnons dans le dos ne ferait jamais un ami loyal pour quiconque. Celui qui vient à ta porte après avoir mordu la main qui le nourrissait n'hésitera pas demain à planter ses mâchoires dans ta propre chair une fois introduit chez toi.

Quand le garçon entra dans la pièce, il vit le capitaine attablé à son bureau, l'air moins ébouriffé que de coutume. Sa barbe – lavée, peignée et lustrée – avait échangé la teinte châtain foncé qu'elle arborait depuis des semaines pour un brun plus clair, presque fauve. Une cicatrice courait de l'oreille gauche au coin des lèvres, faisant de sa bouche comme une extension de sa blessure. Il avait remplacé sa chemise de toile habituelle par une ample camisole de couleur pâle et un *shalwar* poil de chameau ; autour du cou il portait un rang de perles de turquoise pour se protéger du mauvais œil. Sur la table près de lui, une chandelle se consumait à côté d'un registre où il consignait le butin conquis sur sa route. Le garçon remarqua qu'il dissimulait la page, mais c'était bien inutile. Jahan ne savait pas lire. Il était brouillé avec les lettres, mais se sentait à l'aise avec les formes et les images. Boue, argile, peau de chèvre, vélin, tout lui était bon pour dessiner. Durant la traversée il avait ébauché d'innombrables dessins des matelots et du navire.

« Tu vois, je suis un homme de parole. Je t'ai amené jusqu'ici d'une seule pièce, dit le capitaine Gareth en crachant avec vigueur.

— L'éléphant est malade, dit le garçon, un œil sur la coupe où avait atterri le phlegme. Tu as interdit qu'on le laisse sortir de sa caisse.

— Quand il sera sur la terre ferme il se rétablira en un rien de temps. » La voix du capitaine prit un ton condescendant. « Qu'est-ce que ça peut te faire, de toute façon ? Il ne t'appartient pas.

— Non, il appartient au sultan.

— Exact, mon garçon. Si tu fais ce que je dis nous en tirerons tous un bénéfice. »

Jahan baissa les yeux. Le capitaine avait déjà effleuré le sujet mais Jahan espérait qu'il n'y penserait plus. Apparemment si.

« Le palais est plein d'or et de pierreries, un vrai paradis pour les voleurs, dit le capitaine. Quand tu seras là-bas, tu vas voler pour mon compte. N'essaie pas de tout prendre – Les Turcs te trancheraient les mains. Tu vas faire ça lentement, par petites quantités.

— Mais il y a des gardes partout, je ne peux pas. »

Rapide comme l'éclair le capitaine bondit sur le garçon. « Tu es en train de me dire que tu ne veux pas ? Tu as oublié ce qui est arrivé à ce misérable cornac, c'est ça ?

— Je n'ai pas oublié, dit Jahan, le visage couleur de cendre.

— Rappelle-toi, tu aurais pu connaître le même sort ! Sans ma protection, un gosse comme toi n'aurait pas survécu.

— Je te suis reconnaissant, dit doucement le garçon.

— Montre-moi ta gratitude avec des bijoux, pas avec des paroles creuses. » Une quinte de toux fit dégouliner un jet de salive de ses lèvres. Il serra le garçon de plus près. « Mes gars auraient découpé l'éléphant en tranches pour nourrir les requins. Et toi... Ils t'auraient grimpé, tous sans exception. Et quand ils en auraient eu assez de ton joli petit cul, ils t'auraient vendu à un bordel. Tu as une dette envers moi, petite canaille. Tu vas aller tout droit au palais. Là tu te feras passer pour le cornac de l'animal.

— Et s'ils s'aperçoivent que je ne connais rien aux éléphants ?

— Alors ça voudra dire que tu as échoué, dit le capitaine, l'haleine aigre. Mais tu vas t'en tirer. Un petit malin comme toi ! J'attendrai que tu trouves tes repères. Et puis je viendrai te chercher. Si tu essaies de me doubler, je jure devant Dieu que je t'étriperai tout vif ! Je dirai à tout le monde que tu es un imposteur. Tu sais comment ils punissent ceux qui racontent des mensonges au sultan ? Ils le halent en hauteur sur un gibet... de plus en plus haut... puis ils le lâchent... sur un crochet de fer. Il faut trois

jours pour mourir. Tu imagines, gamin, trois jours. Tu supplierais qu'on vienne te tuer. »

Jahan se tortilla pour échapper à sa poigne. Il se rua hors de la cabine, franchit le pont à toute allure, et courut dans la cale se nicher près de l'éléphant qui, tout muet et malade qu'il était, était devenu son seul ami. Là, il fondit en larmes comme l'enfant qu'il était encore.

Une fois le navire à quai il fallut attendre le débarquement du fret. Jahan écoutait le remue-ménage sur le pont, et quoique mourant de faim et rêvant d'une bouffée d'air frais, il n'osa pas bouger. Il se demanda si les rats étaient partis. Est-ce que les rongeurs, comme les passagers de marque, débarquaient à la queue leu leu sitôt le navire amarré ? En esprit il se représentait des douzaines de petites queues rouge sombre courant en tous sens, disparaissant dans ce dédale de rues et ruelles qu'était Istanbul.

Incapable d'attendre plus longtemps, il monta sur le pont qu'à son grand soulagement il trouva vide. En balayant le quai du regard il aperçut le capitaine qui parlait à un homme vêtu d'une tunique élégante et d'un haut turban. Une sommité officielle, sans aucun doute. Quand ils remarquèrent sa présence le capitaine lui fit signe d'approcher. Jahan traversa la passerelle de bois chancelante, sauta à terre, et se dirigea vers eux.

« Le capitaine me dit que c'est toi le cornac », dit l'officier.

Jahan n'hésita qu'un instant – ce doute passager qu'on éprouve avant d'émettre un mensonge. « Oui, *effendi*. Je suis venu de l'Hindoustan avec l'éléphant.

— Vraiment ? » Une ombre de soupçon passa sur le visage de son interlocuteur. « Comment se fait-il que tu parles notre langue ? »

Jahan avait prévu la question. « On me l'a enseignée au palais du shah, et j'en ai appris un peu plus à bord. Le capitaine m'a aidé.

— Très bien. Tu devras sortir l'éléphant demain après-midi, ordonna l'officier. Il faut d'abord qu'on décharge le fret. »

Horriifié, Jahan se jeta sur le sol. « Si tu veux bien y consentir, *effendi*. L'animal est malade. Il va mourir s'il doit rester une nuit de plus dans cette cale. »

Il y eut un silence surpris avant que l'officier ne réagisse. « Tu as de l'affection pour cette bête.

— C'est un bon garçon », dit le capitaine, le regard froid en dépit de son sourire.



Cinq matelots furent chargés de débarquer l'éléphant. Avec un œil de dédain sur l'animal, des jurons plein la bouche, ils l'entourèrent de cordes et tirèrent de toutes leurs forces. Chota ne bougea pas d'une toise. Le garçon regardait les hommes s'escrimer, avec une inquiétude croissante. Après force débats, il fut décidé de ne pas tenter de faire sortir l'animal mais de hisser sa caisse avec lui à l'intérieur. Une équipe de manœuvres déverrouillèrent les écoutilles, laissant la soute grande ouverte, et attachèrent des aussières aux quatre côtés de la caisse, qu'ils enroulèrent autour des troncs de vieux chênes près de la jetée. Une fois prêts les hommes tirèrent à l'unisson, bras tendus en tandem, joues gonflées par l'effort. À la dernière traction, une planche céda et tomba bruyamment, par miracle sans blesser personne. Pouce par pouce, la caisse s'éleva, puis resta en suspens. En bas, les passants béaient de stupeur à la vue de cet éléphant qu'ils apercevaient par les trous de la caisse ; il tanguait en l'air comme une créature bizarre, mi-oiseau mi-taureau, *dabat al-ard*, la bête qui d'après les imams apparaîtra le jour du Jugement. D'autres hommes accoururent à la rescousse, la foule des spectateurs grossit, et bientôt tous ceux qui étaient présents sur le port soit regardaient soit tiraient. Jahan trottnait autour d'eux, cherchant à leur prêter main-forte sans trop savoir comment s'y prendre.

Quand la caisse finit par atterrir, elle heurta le sol avec un bruit sinistre. La tête de l'éléphant heurta les planches du haut. Les débardeurs ne voulaient pas le faire sortir de peur que la bête ne s'attaque à eux. Il fallut au garçon tous ses talents persuasifs pour les convaincre que Chota ne ferait rien de tel.

Une fois dehors, les pattes de Chota se dérobèrent. Il s'effondra comme une marionnette coupée de ses fils. Avachi d'épuisement il refusa de bouger, fermant les yeux comme s'il souhaitait voir disparaître ce lieu et ces gens. À force de le pousser, tracter, soulever, fouetter, ils finirent par le hisser à bord d'une charrette gigantesque tirée par douze chevaux. Au moment où Jahan allait sauter à bord du véhicule, une main le saisit par le coude.

C'était le capitaine Gareth, un sourire feint sur les lèvres. « Adieu fiston », dit-il, assez fort pour que tout le monde l'entende. Puis abaissant la voix jusqu'à un murmure : « File, maintenant, mon petit voleur. Rapporte-moi des rubis et des diamants. Souviens-toi, si tu me roules, je viendrai te couper les couilles.

— Fais-moi confiance », marmonna Jahan – des mots qui à peine sortis de ses lèvres furent emportés par le vent – et monta sur la charrette.

Dans chacune des rues où ils passèrent, les gens s'écartaient avec un mélange d'effroi et de plaisir. Les femmes serraient leurs bébés contre elles ; les mendiants cachaient leur sébile ; les vieillards empoignaient leur canne comme s'ils voulaient se défendre ; les chrétiens faisaient le signe de croix ; les musulmans récitaient des sourates pour tenir Shaitan à distance ; les juifs psalmodiaient des bénédictions ; les Occidentaux semblaient mi-amusés mi-inquiets. Un immense Kazakh musclé pâlit comme s'il avait vu un fantôme. Sa terreur avait quelque chose de si puéril que Jahan ne put se retenir de glousser. Seuls les enfants avaient des étoiles plein les yeux en se montrant du doigt l'animal blanc.

Jahan aperçut des visages féminins à demi dissimulés derrière des fenêtres grillagées, des volières décorées sur les murs, des dômes qui captaient les derniers rayons du soleil, et une quantité d'arbres – châtaigniers, tilleuls, cognassiers. De chaque côté où il se tournait il voyait des mouettes et des chats, les deux animaux qui avaient droit de cité. Vives et insolentes, les mouettes volaient en cercle, plongeaient pour saisir l'appât dans le seau d'un pêcheur, ou le foie grillé à l'étal d'un vendeur de rue, ou la tourte mise à refroidir sur un appui de fenêtre. Personne ne semblait leur en tenir rigueur. Même quand ils chassaient les oiseaux ils le faisaient avec réticence, transformant le geste en spectacle.

Jahan apprit que la cité de Constantinople avait vingt-quatre portes et qu'elle se composait de trois villes : Istanbul, Galata et Scutari. Il remarqua que les gens étaient vêtus de couleurs différentes, mais selon quelles règles, il n'aurait pu dire. Il y avait des porteurs d'eau équipés de coupes délicates en porcelaine, et des colporteurs qui vendaient de tout, du musc au hareng sec. De loin en loin il voyait une petite échoppe en bois où on servait des boissons dans des écuelles d'argile. « Du sorbet », dit l'officier,

en claquant des lèvres, mais Jahan n'avait aucune idée du goût que cela pouvait avoir.

À mesure qu'ils avançaient, l'officier lui désignait des gens : *ce gars est un Géorgien, celui-là est arménien. Le renfrogné là-bas, c'est un derviche, et à côté de lui un dragon. Cet homme, habillé en vert, doit être un imam parce qu'ils sont les seuls autorisés à porter la couleur favorite du Prophète. Tu vois le boulanger à l'angle, il est grec. Ce sont eux qui font le meilleur pain, ces infidèles, mais surtout ne t'avise pas d'en manger, ils font un signe de croix sur chaque miche. Une bouchée et tu deviens un des leurs. Ce boutiquier est juif. Il vend des poulets mais il n'a pas le droit de les tuer lui-même, il paie un rabbin pour faire le travail. Le type qui a une peau de mouton sur les épaules et des anneaux dans les oreilles est un Torlaqui – un saint homme, d'après certains, mais un fainéant, si tu veux mon avis. Regarde, là-bas, ce sont des janissaires. Ils n'ont pas le droit de porter la barbe comme les musulmans, rien qu'une moustache.*

Les musulmans arboraient des turbans ; les juifs avaient des chapeaux rouges et les chrétiens des chapeaux noirs. Arabes, Kurdes, Nestoriens, Circassiens, Kazakhs, Tatars, Albanais, Bulgares, Grecs, Abkhazes, Pomaques... tous ces gens suivaient leur chemin séparé tandis que leurs ombres se mêlaient et se nouaient entre elles.

« Il y a soixante-douze tribus et demie, dit l'officier. Tant que chacun connaît ses limites nous vivons en paix.

— C'est qui la demie ? demanda Jahan.

— Oh, les Gitans. Personne ne leur fait confiance. Ils n'ont pas le droit de monter à cheval, seulement à dos d'âne. On leur interdit d'avoir des enfants mais ils se multiplient quand même, ces effrontés. Tiens-toi à l'écart de toute cette engeance maudite de païens puants. »

Acquiesçant de la tête, Jahan se promit de rester à distance de tout individu qui aurait une mine de Gitan. Les maisons commençaient à se faire plus rares, les arbres plus élevés, et le vacarme s'apaisait.

« Il faudrait que je toilette l'éléphant avant qu'on le présente au sultan, dit Jahan avec ardeur. Un don du shah indien doit avoir bonne mine. »

L'homme haussa le sourcil. « Tu n'es pas au courant, petit ? Ton shah est parti.

— Qu'est-ce que tu veux dire, *effendi* ?

— Al-Sultan al-Azam Humayun... Pendant que tu étais sur ce navire, il a perdu son trône. Tout ce qui lui reste c'est une épouse et une paire de serviteurs, à ce qu'on dit. Il ne règne plus. »

Jahan fit la moue. Qu'advierait-il de l'éléphant maintenant que le roi qui l'avait envoyé n'était plus roi ? Il était certain que si le sultan Soliman voulait le faire repartir l'animal mourrait à bord. Troublé, il dit : « Chota ne survivra pas à une nouvelle traversée.

— Ne t'inquiète pas. Ils ne vont pas le rendre, dit l'officier. Il y a toutes sortes de bêtes dans la ménagerie, mais nous n'avons jamais eu d'éléphant blanc.

— Tu crois qu'il va leur plaire ?

— Le sultan ne va pas s'en soucier. Il a des tâches importantes. Mais la sultane... »

La voix de l'officier mourut. Une expression hallucinée passa sur son visage tandis qu'il fixait longuement l'horizon. Suivant son regard, Jahan aperçut très en hauteur un promontoire, les contours d'un immense bâtiment éclairé de torches qui scintillaient dans l'ombre, ses portes closes comme des lèvres fermées sur leur secret.

« C'est le palais ? chuchota Jahan.

— Oui, le voilà, dit fièrement l'officier, comme si l'endroit appartenait à son père. Tu es maintenant dans la demeure du seigneur de l'Orient et de l'Occident. »

Le visage de Jahan s'illumina d'espoir. Chaque pièce sous ce toit devait être couverte de soieries et de brocarts, chaque salle retentir de rires joyeux. Les diamants de la sultane devaient être si gros qu'ils avaient chacun un nom plus joli que ceux d'une concubine.

Ils franchirent la porte Impériale, sous le regard sévère des gardes qui n'accordèrent pas le moindre intérêt à Chota comme s'ils voyaient tous les jours des éléphants blancs. Quand le groupe atteignit la porte du Milieu qui était flanquée de tours coniques surmontées par des torches allumées, ils descendirent de la charrette. Aussitôt, par réflexe, Jahan leva les yeux vers les ombres à l'arrière-plan. Il se figea à la vue des gibets. Trois en tout. Un petit, deux grands. Chacun arborait une tête tranchée qui pourrissait sans bruit ; enflée, empourprée, la bouche pleine de foin.

Le garçon saisit un mouvement imperceptible, la voracité insatiable des vers qui rampaient dans la chair humaine.

« Des traîtres, souffla l'officier, en crachant vigoureusement.

— Mais qu'est-ce qu'ils ont fait de mal ? demanda Jahan d'une voix faible.

— Des trahisons, probablement. Ça ou un vol, je dirais. Ça leur pendait au nez, c'est sûr. Voilà ce qui arrive aux gens qui trichent. »

Étourdi, livide, rapetissé par les colonnes devant lui et soudain à court de mots, Jahan franchit le lourd portail. Bien que brûlant de s'enfuir à toutes jambes, il ne pouvait se résoudre à abandonner l'éléphant. Comme un forçat qui marche à la potence et se soumet à un destin qu'il ne peut ni éviter ni accepter, il suivit l'officier dans le palais du sultan Soliman.



Tout ce que Jahan vit ce soir-là, comme les soirs suivants, c'étaient des murs massifs, une porte immense plantée de clous en fer, une cour si vaste qu'elle aurait pu englober le monde, et encore des murs. Il lui vint à l'esprit qu'on pourrait vivre dans un palais toute sa vie sans jamais en voir grand-chose.

On les conduisit jusqu'à une grange au sol en terre battue, toit de chaume et grande hauteur sous plafond – le nouveau domicile de Chota. Là ils trouvèrent un individu maigre et sans âge à la mine renfrognée. Il avait des doigts magiques capables de guérir les animaux, mais qui ne lui étaient d'aucun secours pour les maladies humaines. On l'appelait Taras le Sibérien. Il n'y avait pas de chevaux en vue mais on les entendait hennir et piaffer, perturbés par les nouveaux arrivants. Depuis l'origine des temps, les chevaux n'ont jamais aimé les éléphants, dit Taras. C'était sûrement une angoisse équine sans fondement car jamais Jahan n'avait vu ni entendu parler d'un éléphant qui aurait attaqué un cheval.

Taras examina la gueule, les yeux, la trompe et les excréments de Chota. Le menton pointé, il lançait des regards furieux à Jahan, qu'il rendait visiblement responsable de l'état de l'animal. Le garçon se sentait minuscule, honteux. Ils avaient vécu sur le même navire mais Chota était près de s'écrouler alors que lui était aussi sain que le croissant accroché là-haut.

Adroitement, délicatement, le soigneur appliqua un onguent à l'odeur nauséabonde sur les tumeurs de Chota, puis il lui enveloppa la trompe dans une toile emplie de feuilles écrasées et d'une résine parfumée dont Jahan apprit plus tard que c'était de la myrrhe. Ne sachant comment se rendre utile le garçon apporta un seau d'eau fraîche qu'il déposa à côté des piles d'arbustes, pommes, choux et baies – un festin après l'affreux brouet servi sur le bateau. Mais Chota n'y jeta pas même un coup d'œil.

La jalousie rongait le cœur du garçon. Il était déchiré entre ce qu'il souhaitait de tout son être, que cet homme rétablisse l'éléphant, et la crainte qu'une fois remis sur pied l'animal s'attache plus à son guérisseur qu'à lui-même. Chota était peut-être le

cadeau destiné au sultan Soliman, mais tout au fond Jahan le considérait comme sien.

Lourd de ces pensées mesquines, il se laissa mettre à la porte. Dehors, un autre homme lui adressa un ample sourire. C'était un Indien nommé Sangram. Enchanté à l'idée de rencontrer quelqu'un qui parlait sa langue maternelle, il se rapprocha en catimini du garçon, comme un chat avance à pas feutrés vers le poêle, en quête de chaleur.

« *Khush Amdeed, yeh ab aapka rahaaish gah hai*¹. »

Jahan le dévisagea sans réagir.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Tu comprends pas ce que je dis ? demanda Sangram, en turc cette fois-ci.

— On n'emploie pas les mêmes mots », répondit vivement Jahan. Il lui parla de son village natal, perché si haut dans les montagnes qu'on y dormait au-dessus des nuages, logé entre la terre et le firmament. Il lui parla de ses sœurs et de sa mère défunte. Sa voix tremblait légèrement.

Sangram l'observait, l'air perplexe. Il semblait sur le point de dire une chose grave. Mais balayant de côté ce qui lui avait traversé l'esprit, il soupira et sourit à nouveau. « C'est bon, je vais te conduire au hangar. Faire connaissance avec les autres. »

Sangram lui donna un aperçu des manières ottomanes tout en suivant le sentier qui se faufilait entre les pavillons du jardin jusqu'à un bassin où s'ébattaient toutes sortes de poissons. Le garçon lui posa une foule de questions sur la vie au palais mais chaque fois il n'obtenait qu'un murmure bref en guise de réponse. Il parvint quand même à grappiller quelques informations. Sans en avoir jamais vu ni entendu, il apprit qu'il y avait ici quantité de lions, panthères, léopards, singes, girafes, hyènes, antilopes, renards, hermines, lynx, civettes, chiens et félins, tous à portée de main. Sous les acacias à droite étaient rangées les cages des animaux sauvages – ces animaux qu'ils étaient chargés de nourrir, nettoyer et protéger jour et nuit. Récemment un rhinocéros arrivé de l'Habesh n'avait pas survécu. Les bêtes dont personne ne voulait étaient expédiées dans des ménageries à l'autre bout de la ville, et leur dompteur avec elles. Les animaux les plus volumineux séjournaient dans le vieux palais du Porphyrogénète. La résidence impériale

1. « Bienvenue, ceci est votre maison » en ourdou. (*N.d.A.*)

qui abritait jadis la noblesse de Byzance et ceux qui étaient nés dans la pourpre servait aujourd'hui de demeure aux animaux du sultan. D'autres bêtes étaient logées dans une ancienne église près de Sainte-Sophie. Chota aurait probablement été envoyé là-bas aussi mais à cause de son très jeune âge et de sa blancheur exceptionnelle, il fut décidé de le garder dans le sérail jusqu'à nouvel ordre.

Certains des soigneurs étaient originaires des quatre coins de l'Empire, d'autres venaient d'îles qui ne figuraient pas sur les cartes. Les gardiens des oiseaux et des volailles habitaient dans un autre logement, au sud de la volière. De l'aube à la tombée de la nuit, gazelles, chevreuils, paons et autruches se promenaient entre les pavillons. La ménagerie du sultan était un monde à elle seule. Un monde peuplé de créatures dangereuses mais, à tout prendre, pas plus sauvage que la cité à l'extérieur.

La faune du palais était de deux espèces : féroce ou décorative. Les premiers étaient là pour leur sauvagerie, les autres pour leur séduction. Pas plus qu'un léopard ne frayerait avec un rossignol, leurs gardiens ne se fréquentaient jamais entre eux. Les dompteurs d'animaux sauvages formaient un groupe à part. Parmi les centaines de domestiques rassemblés derrière ces murailles, ils n'étaient ni les mieux payés ni les mieux nourris, mais ils étaient les plus respectés.

Jahan devrait loger dans un appentis en bois de charpente et briques cuites. Il y avait neuf hommes à l'intérieur. Un colosse à cheveux et moustache rousse qui avait la charge des lions nommé Olev ; un dompteur de girafe égyptien atteint de strabisme surnommé Dara ; un dompteur de crocodile africain couvert de cicatrices qui répondait au nom de Kato ; des jumeaux chinois chargés des singes petits et grands, gros consommateurs de haschich, comme l'apprendrait vite Jahan ; un dresseur d'ours nommé Mirka qui ressemblait un peu à un ours lui-même avec ses larges épaules et ses grosses jambes ; deux palefreniers circasiens qui s'occupaient des pur-sang ; et le guérisseur qu'il avait déjà croisé, Taras le Sibérien. Surpris de sa jeunesse, ils l'accueillirent par un silence hostile, et un échange de regards, comme s'ils comprenaient quelque chose à son sujet que lui-même ne pouvait saisir.

Sangram lui apporta un bol de *sutlach*. « Vas-y, mange, ça a le goût de chez nous », dit-il, et il ajouta dans un murmure de conspirateur : « Leur nourriture est moins bonne que la nôtre. Autant que tu t'y fasses. »

Jahan engloutit son plat pendant qu'ils l'observaient tous avec une curiosité muette. Sa faim n'en fut pas apaisée mais on ne lui offrit rien d'autre et il n'osa pas réclamer. Il enfila les vêtements qu'on lui tendait. Une chemise écriue aux manches larges, une veste en peau de mouton, un *shalwar* et, pour se chausser, des bottes de cuir souple. Ensuite de quoi lui et Sangram sortirent faire un tour. Le domestique se jeta dans la bouche une boulette d'aspect cireux, sans lui dire que c'était une pâte composée d'épices et d'opium. Rapidement son visage se détendit, sa langue se libéra. Il expliqua au garçon le code de silence du sultan Soliman. Même s'il ne s'appliquait pas aussi strictement dans la première et la deuxième cours que dans les troisième et quatrième, chacun, partout, devait se tenir tranquille. Parler fort, rire ou crier était interdit.

« Et chanter ? Chota aime bien écouter des berceuses avant de s'endormir.

— Chanter..., répéta Sangram comme s'il expliquait quelque chose qu'il ne comprenait pas tout à fait. Chanter c'est permis si on chante en silence. »

Arrivés en devisant près des murs du jardin, ils s'arrêtèrent. Les fourrés formaient un dais, encadrés par des bosquets de hauts conifères qui montaient la garde.

« Dépasse jamais ce mur, dit Sangram, la voix tendue.

— Pourquoi ?

— Pose pas de questions. Obéis à tes aînés. »

Jahan sentit ses entrailles chavirer. Son malaise devait être visible car Sangram l'avertit : « Ton visage, ça va pas du tout.

— Quoi ?

— Tu es content, ça se voit. Tu as peur, ça se voit aussi. » Il secoua la tête. « Les femmes peuvent pas cacher leurs sentiments parce qu'elles sont faibles. Elles ont de la chance de pouvoir se cacher derrière leur voile. Mais un homme doit apprendre à tenir ses émotions secrètes.

— Comment je vais faire ? demanda Jahan.

— Voile ton visage, scelle ton cœur, dit Sangram. Autrement ils vont te les hacher menu tous les deux. »



Environ une heure plus tard, sa première nuit à Istanbul, Jahan étendu tout raide sur un rude grabat écoutait les sons nocturnes. Une chouette ululait dans le voisinage, quelque part des chiens aboyaient. À l'intérieur du hangar c'était tout aussi bruyant, ses compagnons ronflaient, roulaient, parlaient, pétaient, grinçaient des dents en dormant. L'un d'eux, qu'il ne put identifier, émettait des sons dans une langue qu'il n'avait jamais entendue auparavant, s'il s'agissait bien d'une langue. Son propre estomac se joignit au brouhaha en grommelant. Il se mit à penser à la nourriture, surtout à des pâtés de viande, mais cela lui rappelait toujours sa mère, alors il s'interrompt. Il se glissa jusqu'à la fenêtre, contempla le lambeau de ciel. Cela ressemblait si peu au bleu lointain qu'il voyait jour après jour sur le navire ! Il se dit qu'il ne pourrait jamais se rendormir mais la fatigue eut raison de lui.

Il se réveilla en sursaut, émergeant de rêves sombres et troublants. Quelqu'un lui soufflait dans le cou, se frottait contre ses cuisses. Une main lui couvrit la bouche tandis que l'autre arrachait son *shalwar*. Jahan se tortilla pour échapper à son emprise mais l'homme était plus fort et l'écrasait lourdement. Le garçon suffoquait, incapable de respirer. Alors seulement l'homme s'avisa qu'il était en train de l'étouffer et écarta sa main. Dans ce court instant Jahan serra les dents de toutes ses forces sur le pouce de son assaillant. Un hoquet de douleur retentit. Boudeur, vexé. Le garçon se leva d'un bond, tout tremblant. Dans la lumière poudreuse de la fenêtre il reconnut le dompteur d'ours.

« Viens ici », siffla Mirka.

À sa voix basse Jahan comprit qu'il ne voulait pas être découvert. Il hurla donc à pleins poumons, au mépris du code de silence, sans se soucier de ce qui lui arriverait si les gardes l'entendaient. « Retouche-moi encore et mon éléphant te piétinera ! On va te tuer ! »

Mirka se releva, tira sur son *shalwar*. Sans un regard pour les autres dompteurs, qui étaient maintenant réveillés, il retourna à sa paillasse en marmonnant : « Ton éléphant n'est qu'un bébé.



Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

N° d'édition : L.01ELHN000363.N001
Dépôt légal : avril 2015